

Norme, Répertoire, Système. Les avatars du premier roman québécois

Rainier Grutman

Volume 28, numéro 2-3, automne–hiver 1992

L'Amérique entre les langues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035883ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035883ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grutman, R. (1992). Norme, Répertoire, Système. Les avatars du premier roman québécois. *Études françaises*, 28(2-3), 83–91. <https://doi.org/10.7202/035883ar>

Norme, Répertoire, Système. Les avatars du premier roman québécois

RAINIER GRUTMAN

Parmi les littératures occidentales, il s'en trouve qu'on appelle volontiers « établies » et d'autres qui sont plutôt qualifiées de « jeunes ». La distinction repose essentiellement sur le fait que les premières sont sorties affranchies du Moyen Âge latin et que les dernières se sont définies en tant qu'*entités nationales* par rapport aux grandes voisines. Le processus d'*autonomisation* au sens strict s'y est presque toujours doublé d'un processus de *nationalisation*, à un point tel qu'il est devenu difficile de faire le partage entre ce qui relève de l'autonomie des codes littéraires par rapport aux autres pratiques discursives et ce qui indique leur statut proprement national¹. La littérature québécoise est jeune et nationale, mais aussi coloniale, car son rythme de croissance, comme l'a montré David Hayne², est celui du Nouveau Monde. L'historien tiendra compte de trois facteurs, sous peine de ne produire qu'un

1. Voir Maurice Lemire, « L'autonomisation de la "littérature nationale" au XIX^e siècle », *Études littéraires*, 20:1, 1987, pp. 75-98, et Joris Vlaselaers, « Belgian Literature? Some Reflexions on Socio-cultural and Geopolitical Identity », *Actes du XII^e Congrès de l'AILC*, v. 4, München, iudicium, 1990, pp. 139-144.

2. David M. Hayne, « Les grandes options de la littérature canadienne-française », *Études françaises*, 1, 1, 1965, pp. 68-89.

simple bricolage. Il se demandera quand et comment le système littéraire québécois s'est constitué, quelle sélection il a opérée dans le répertoire linguistique de la société et quelle a été sa référence, sa norme. Bref, de quelles façons a-t-on (d)écrit l'Amérique du Nord Britannique en français? Pour y répondre, j'ai choisi le *terminus a quo* du corpus romanesque, *L'Influence d'un livre* (1837) d'Aubert de Gaspé fils³.

NORME

Le mot n'a pas ici le caractère normatif qui est le sien en grammaire ni même la valeur descriptive qu'il a en linguistique. Pour les poéticiens de Prague, chaque œuvre est «reçue» par rapport à une ou plusieurs échelles de valeurs (*Wertmaßstäbe*⁴) qui se retrouvent dans un texte et donnent accès à la norme, au «lieu des contraintes historiques de l'emploi du système⁵», qu'il faut reconstruire afin de mettre à nu la hiérarchie socio-discursive.

Tant par la dédicace à Thomas Aylwin que par le choix d'un imprimeur anglophone, le «péritexte éditorial⁶» met en exergue le bilinguisme de l'élite francophone. Si on ne peut que supposer que le jeune De Gaspé ait fréquenté l'école anglaise, il est établi qu'il fut correspondant «de deux journaux aussi différents par la langue que par les tendances politiques, le *Canadien* et le *Quebec Mercury*⁷». Cela n'a pas été sans conséquences, comme en fait foi cette lettre qui raconte sa rixe avec le Dr Edmund O'Callaghan à la Chambre d'Assemblée, le 9 novembre 1835 :

Immédiatement après avoir lu l'article en question, je me suis rendu à la Chambre; j'ai fait demander cet homme par un des messagers de la Chambre, et je l'ai prié de sortir avec moi [...].

3. Philippe Aubert de Gaspé fils, *L'Influence d'un livre. Roman historique*, Québec, Imprimé par William Cowan & fils, 1837, IV + 122 p. Afin de ne pas alourdir l'appareil critique, tous les renvois à l'édition *princeps* se feront entre parenthèses dans le corps du texte. J'ai aussi renoncé à l'emploi ironique du *sic* lorsque l'orthographe est archaïque, voire vicieuse.

4. Felix Vodička, *Die Struktur der literarischen Entwicklung*, München, Fink, 1976, pp. 30-86.

5. Pierre Hébert, «Un problème de sémiotique diachronique : norme coloniale et évolution des formes romanesques québécoises», *RS/SI*, 2:3, 1982, p. 212.

6. Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, pp. 20-37.

7. Luc Lacourcière, «Philippe Aubert de Gaspé (fils)», *Livres et auteurs canadiens 1964*, 1965, p. 151. À cause de l'exiguïté de la ville, les contacts entre les groupes linguistiques étaient plus fréquents à Québec qu'à Montréal (voir Mary Lu MacDonald, «Relations between the English and French literary Worlds of Lower Canada in the First Half of the Nineteenth Century», *Québec Studies*, 9, 1989-1990, p. 87).

Je lui présentai le journal, et lui dis: «*Pray Dr. are you the author of this article?*» *He answered in the negative. I then said, I suppose Dr. consequently that you will have no objection to deny that it was written with your consent; he said he would not do it. [...]*⁸

Voilà un bel exemple du *code-switching* propre au locuteur qui se sait dans un environnement bilingue et qui change de code sans que la situation ne l'y oblige.

Pourtant, la préface inscrit l'œuvre dans la plus française des traditions: elle oppose la règle des trois unités et la roue de Virgile au «*Siècle positif, qui ne veut plus se contenter de Bucoliques, de tête-à-têtes sous l'ormeau, ou de promenades Solitaires dans les bosquets (p. III)*». Non content d'être romantique, le fils du dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli va jusqu'à épouser l'idéal progressiste du capitalisme libéral. Sous des formules de modestie, il cache beaucoup de confiance: «*En attendant, j'espère qu'en terminant cet ouvrage mon lecteur aura une pensée plus consolante, pour l'auteur, que celle de Voltaire: Tout ce fatras fut du chanvre en son tems (p. IV)*». Contrairement au Philosophe péremptoire, le lecteur est prié de ne juger qu'à partir du présent concret de la lecture et non du passé abstrait consigné par La Harpe⁹, car il faut un avenir pour la littérature québécoise, celle-là même qu'il veut fonder.

RÉPERTOIRE

Tout en ayant la langue comme matériau et comme point de départ, la littérature réorganise le marché linguistique et son «*répertoire verbal*¹⁰» par le biais d'un idiome diégétique qui est d'emblée autre et aliénant, hybride et *hétéro-lingue*, non pas un mélange heureux, mais un espace conflictuel. Dans *l'Influence d'un livre*, ce code auctorial est importé de France, fait symptomatique même si, en 1837, il ne pouvait être question de forger une «*langue à soi*», d'émanciper le parler maternel. Par ailleurs, la diglossie franco-anglaise qu'on est tenté de voir dans la distribution qualitative des langues sur l'échiquier québécois néglige les relations parfois

8. Lacourcière, art. cité, p. 152.

9. Jean-François LaHarpe, *Cours de littérature ancienne et moderne. Le Lycée*, Paris, Agasse, 1799-1805, 19 vol. À l'instar de Hugo, De Gaspe «*préfère des raisons à des autorités*» (Préface [1827] à *Cromwell*, Paris, GF, 1968, p. 109).

10. Ce terme désigne l'ensemble des variétés linguistiques employées dans une communauté (John Gumperz, *Language in Social Groups*, Stanford CA, Stanford UP, 1971, p. 114).

difficiles avec le substrat amérindien d'une part, entre la langue des habitants et celle de leurs ancêtres, entre l'idiome des colons britanniques et la langue de leur empire, entre les registres catholique et protestant, d'autre part. On aimerait savoir qui parlait quelle langue à qui, pourquoi et dans quelles circonstances: travail immense, s'il en est.

Je retiendrai comme hypothèse de travail que le répertoire verbal, à partir des années 1850, se structure autour de quatre codes, à savoir le québécois «vernaculaire», l'anglais «véhiculaire», le français «référentiaire» et le latin «mythique» de la liturgie¹¹. Au moment où écrit Philippe Aubert de Gaspé fils, les choses n'en sont pas là. La Révolte sociale des Patriotes n'a pas encore eu lieu, Lord Durham n'a pas encore publié ses propos désobligeants et l'Acte d'Union n'a pas encore dissocié l'État *Canadian* de la Nation *canadienne*¹². Le continuum hétérolinguistique n'a pas encore été réparti en quatre fonctions clairement distinguées. Mais l'auteur doit déjà relever un défi considérable: «*how to represent the reality of polylingual discourse through a communicative medium which is normally unilingual*»¹³.

Il est bien connu que la littérature résiste à l'imitation fidèle et crée deux univers ayant chacun leurs particularités langagières. La façon la plus simple de camoufler cette béance est l'homogénéisation, soit du monde représenté (par le choix d'une communauté unilingue, voire unidialectale), soit du monde représentant (par la traduction des énoncés fictifs dans la langue de la narration). Le procédé inverse consiste à respecter les actes de langage hétérolingue de l'univers signifié et à les reproduire avec autant de précision que possible dans l'univers signifiant. Or, ce qu'on gagne alors en réalisme, on risque de le perdre en lisibilité, en «*Gemeinverständlichkeit*»¹⁴, puisque les xénismes ne sont pas nécessairement à la portée de tous les lecteurs. Aussi l'œuvre moderne (tel la *Guerre et la paix*, où Napoléon parle tantôt russe tantôt français à ses officiers) aboutit-elle souvent à un compromis qui fait alterner l'imitation et la représentation dans une «synecdoque mimétique»¹⁵ où l'hétérolinguisme discursif acquiert une importance plus qualitative que quantitative.

11. L'espace manque pour apporter toutes les rectifications nécessaires au modèle tétraglossique invoqué ici (Henri Gobard, *L'Aliénation linguistique*, Paris, Flammarion, 1976).

12. Michel Brunet, *la Présence anglaise et les Canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1958, pp. 167-190.

13. Meir Sternberg, «Polylingualism as Reality and Translation as Mimesis», *Poetics Today*, 2:4, 1981, p. 222.

14. András Horn, «Ästhetische Funktionen der Sprachmischung in der Literatur», *Arcadia*, 16, 1981, p. 229.

15. Sternberg, art. cité, p. 225.

Chez De Gaspé, les variétés représentées ne transparaissent que fort sporadiquement dans la variété représentante. Soit la glose de l'expression «ouvrez» dans les conversations entre Amand et Dupont et entre celui-ci et Dubé :

Les cultivateurs Canadiens ne disent jamais *entrez*; mais *ouvrez*. Cet usage est fondé sur une vieille légende qui rapporte qu'une jeune femme ayant un jour répondu à quelqu'un qui frappait: «entrez», le Diable entra et s'empara d'elle (p. 13, note).

Il se pose ici un problème de réception dont il faudra reparler, mais pour l'instant, il suffit de remarquer que la langue des personnages est en général très châtiée, quelle que soit leur origine sociale. Charles Amand connaît son imparfait du subjonctif sur le bout des doigts, bien qu'il soit «un homme dont l'éducation se bornait à savoir lire un peu, et qui encore était obligé d'épeler souvent» (p. 65). Et lorsque les gens de la loi tendent un piège à l'assassin Lepage (p. 31), le parler fruste de l'habitant reste purement anecdotique. Il n'a pas voix au chapitre dans le concert polyphonique et ne s'érige jamais en sujet discursif. Un tel emploi d'énoncés dépourvus d'énonciation relèverait de l'esthétique balzacienne: dans *le Père Goriot* (1834), œuvre qui aurait influencé De Gaspé, un sort identique est réservé aux sociolectes de la veuve Vauquer et de Goriot.

L'idiome anglais subit le même traitement diégético-mimétique. Beaucoup moins présent dans le récit que ne l'ont cru certains, il est traduit la plupart du temps, exception faite pour les paroles du capitaine Glenricard, qui est comparé au *Corsaire* de Byron: «*He knew himself a villain-but he deem'd/The rest no better than the thing he seem'd*» (p. 99). Le pirate passe cependant vite à un français impeccable et d'autres conversations dont on devine qu'elles ont lieu en anglais dans l'univers du récit, telles la scène de l'autopsie (chap. 7) ou la rencontre de Saint-Céran et de Dimitry (chap. 12), sont rendues en français au niveau du discours. Le narrateur lui-même ne commet qu'un seul lapsus en invoquant dans un aparté au lecteur «*les up's and down's of human life*» (p. 116).

Il faut chercher l'hétérogène plutôt dans les citations et les intertextes, parce que les nombreux exergues (14 français et 9 anglais) font apparaître un romantisme qui doit autant sinon plus à l'héritage britannique qu'à l'héritage français: Hugo, Volney et Delavigne y font bon ménage avec Crabbe,

Campbell, Byron, Otway et bien entendu Shakespeare¹⁶. Or, ceci renforce l'impression que la pluralité langagière du livre est un effet purement ostentatoire, recherché par un jeune homme qui avait accès à l'une des bibliothèques les plus fourniees du pays, celle de son père, l'auteur des *Anciens Canadiens* (1863). Les idiomes exogènes sont détachés du corps du texte et leur rapport avec la trame narrative est plus d'une fois forcé. Jamais ils ne s'éclairent mutuellement, jamais ils n'établissent le dialogue intérieur dont parle Bakhtine. Dans le premier roman québécois, «la reconnaissance de son propre langage dans un langage étranger, la reconnaissance, dans la vision du monde d'autrui, de sa propre vision¹⁷» ne se réalisent simplement pas. La juxtaposition des deux langues nationales du Canada y est le signe d'une double aliénation, d'un pluralisme externe plutôt que d'une variation interne.

Insistons sur le parallélisme entre ce refus d'un répertoire véritablement hétérolingue et le parti pris esthétique de l'œuvre en général. De Gaspé nous dit que son livre est «historique» (p. IV), en parfait accord avec le réalisme bourgeois d'un Balzac, qui réclamait l'épigraphe shakespearienne *All is true* pour sa *Comédie humaine*. Mais où se trouve le roman historique ailleurs que dans le sous-titre? Il est vrai que la précision spatio-temporelle, trait distinctif du genre d'après Jean Molino¹⁸, ne fait point défaut. Soit la phrase liminaire: «Sur la rive sud du fleuve St. Laurent, dans une plaine qui s'étend jusqu'à une chaîne de montagnes, dont nous ignorons le nom, se trouve une petite chaumière qui n'a rien de remarquable par elle-même [...]. C'était le 15 Août de l'année 182- (pp. 5-6).» À une chronologie strictement linéaire — du moins si l'on fait abstraction des analepses produites par les légendes de Rose Latulipe (chap. 5) et de l'Homme de Labrador (chap. 9) — s'ajoute une topographie davantage circulaire. Au dernier chapitre, le «chercheur de trésors¹⁹» retourne à la chaumière où tout avait commencé et «lit, sans cesse, le petit Albert, ouvrage qui a décidé du sort de sa vie» (p. 122). La boucle n'est toutefois pas bouclée, puisque le

16. Olive Hews, «Les lectures de P. Aubert de Gaspé, père et fils», mémoire de maîtrise inédit, Université de Montréal, 1979, pp. 12-50, et André Senécal dans ses notes à l'édition anastatique de *L'Influence d'un livre*, Montréal, Hurtubise HMH, 1984, pp. 203-212.

17. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduction de Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978, p. 182.

18. Jean Molino, «Qu'est-ce que le roman historique?», *RHFLF*, 75:2-3, 1975, pp. 215-216.

19. Selon le titre que choisit l'abbé Casgrain pour la réédition du livre en 1864. Distribuée dans les collèges, cette version aurait eu la popularité à laquelle l'original pouvait seulement aspirer.

savoir nocturne de l'alchimiste Amand a été mis en déroute par la science diurne du médecin Saint-Céran²⁰. Ce triomphe de la raison ne rend pas plus véridique l'intrigue : si le cadre paraît bien réel, les soi-disant faits ne sont reliés entre eux que par des références littéraires. Lepage a le sourire de Shylock (*le Marchand de Venise*) et toute la description de l'assassinat rappelle le roman noir. La fameuse homologie entre l'univers du texte et le monde externe n'est même pas recherchée. *L'Influence d'un livre* parle des mots autant que des choses, des livres autant que des gens.

DU PUBLIC AU SYSTÈME

Plus révélatrice encore que l'inclusion de la partie dans le tout est la relation entre le message et la situation discursive du «système²¹». Écrit par un auteur francophone, le roman est bilingue (avec les réserves mentionnées) et s'adresse à un public à la hauteur de plus d'une tradition nationale²². Si De Gaspé avait aussi eu une production anglaise, on aurait pensé qu'il utilisait indifféremment l'un des deux idiomes à sa disposition dans une communauté majoritairement bilingue. Si le texte n'avait été que le dépositaire d'une série de références culturelles à la Grande-Bretagne, on aurait songé à une œuvre exotique. Si la présence de xénismes avait été compensée par une glose permettant de passer outre les vers anglais, on aurait cru à un usage gratuit de connaissances encyclopédiques. Mais aucune de ces hypothèses ne résiste à l'analyse, car les langues étrangères, le français comme moyen de représentation et l'anglais comme source d'*auctoritas*, pèsent lourdement sur le contrat de lecture. Est visée par cette œuvre une élite du public canadien, une caste pour laquelle la situation des francophones au Bas-Canada ne posait pas trop de problèmes. En d'autres termes, le premier roman québécois fut national à

20. Laurent Mailhot, «Bibliothèques imaginaires», *Études françaises*, 18 : 3, 1983, pp. 83-84, et Louise Desforges, «Nouveau Regard critique sur le premier roman écrit en Canada», *Voix et images du pays*, 5, 1972, p. 35.

21. Le système littéraire n'est pas fermé et statique, mais désigne un réseau de relations dynamiques pour lesquelles est postulé un caractère systémique : voir Clément Moisan, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, Paris, PUF, 1987, pp. 159-177, et Itamar Even-Zohar, «The "Literary System"», *Poetics Today*, 11 : 1, 1990, pp. 27-44.

22. Le bilinguisme en littérature est la communication en deux ou plusieurs langues au moyen d'œuvres qui fonctionnent de manière analogue ou divergente à l'intérieur de systèmes unilingues. J'ai proposé une typologie des œuvres polyglottes dans «Le Bilinguisme littéraire comme relation inter-systémique», *Revue canadienne de littérature comparée*, 17 : 3-4, 1990, pp. 198-212.

défaut d'être nationaliste. Deux ordres de données viennent corroborer cette conjecture: sa réception immédiate et son interprétation historique.

Si Hyacinthe Leblanc de Marconnay, dans *le Populaire* du 25 septembre 1837, s'en prend au caractère moderne et romantique du texte, «Pierre-André» (A.-R. Cherrier) utilise des arguments davantage *ad hominem* pour dénoncer la fantaisie et surtout l'anglomanie de l'aristocrate:

L'auteur nous fait assez voir, par ses fréquentes citations anglaises, qu'il n'est pas étranger à cette langue. Je ne sais pourquoi, je ne puis me faire à ces sortes de citations. Mais il me semble que la langue des Racine et des Corneille n'a guère besoin d'aller puiser ailleurs des richesses que ces grands hommes lui ont acquises à si peu de frais²³.

Et De Gaspé de répondre laconiquement:

Je suis fâché que Pierre-André n'aime pas la langue anglaise et c'est le dernier reproche auquel je m'attendais. Il faut avoir de la patience pour s'entendre dire que, parce que Corneille et Racine ont écrit en français, on ne peut plus citer la langue anglaise; ni du latin ni de l'espagnol non plus, je suppose, quoique l'on puisse connaître ces langues²⁴.

Le critique ne rend pas les armes mais ajoute que les citations dépouillent l'ouvrage «de ce caractère d'indépendance où tout écrivain qui embouche la trompette nationale doit nécessairement se contenir²⁵.»

Mais cette trompette, l'a-t-il vraiment embouchée? Il est toujours malaisé de jeter un pont entre un texte et son contexte. En faisant débiter le roman québécois au moment de l'Insurrection de 1837-38, les historiens du Québec ont toutefois jugé la série littéraire par rapport à la série politique, tout en sachant que la contemporanéité de deux phénomènes n'établit aucune relation de cause à effet entre eux. Aussi le principal défaut de la thèse sociologique est qu'elle n'a jamais été sérieusement étayée. Aubert de Gaspé porte certes un

23. Dans *le Populaire* du 11 octobre 1837. On sait que l'anglais et l'in vraisemblable s'épousent dans le *gothic novel*, genre dont le texte a souvent été rapproché: Michel Lord, *En quête du roman gothique québécois (1837-1860). Tradition littéraire et imaginaire romanesque*, Québec, Éditions du CRELIQ, 1985.

24. Dans *la Gazette de Québec* du 24 octobre 1837.

25. Dans *le Populaire* du 15 novembre 1837.

jugement moral²⁶ sur une société qui accède au capitalisme, mais son roman ne comprend aucune allusion, fût-elle indirecte, au malaise qui a dû précéder le soulèvement. Alléguer qu'il a été composé dans l'isolement du manoir de Saint-Jean-Port-Joli est oublier la carrière parlementaire de l'auteur. La question de *l'Influence d'un livre* se pose au contraire en termes littéraires, nul ne l'a mieux vu que Manon Brunet. Dans les années 1830, dit-elle, la prose d'imagination devient peu à peu acceptable, alors que les journaux, débordés par la relation des hauts faits politiques, n'ont plus de temps ni d'espace à lui consacrer. Ainsi s'expliquerait l'affluence de productions indépendantes qui caractérise la série littéraire de 1837, abondance liée à « l'expression d'une nouvelle manière de penser et de faire la littérature²⁷ ». À cela j'aimerais ajouter que les deux foyers de l'ovale québécois, Montréal et Québec, ne s'étaient pas encore confondus en un centre qui ferait autorité.

Les conséquences d'un tel point de vue pour l'écriture de l'histoire littéraire sont légion. L'émergence du système québécois est amorcée dès lors que le champ littéraire est réorganisé dans le sens qui vient d'être indiqué, mais son autonomisation et sa nationalisation se font attendre. Onze ans plus tard, aux dires de James Huston, la littérature canadienne « s'avance, en chancelant encore, il est vrai, vers des régions nouvelles²⁸. Toujours victime des normes françaises, elle ne peut démêler le brouhaha qui grouille en son sein. Le spectre de la diglossie n'a pas encore commencé à hanter les écrivains: De Gaspé utilise l'anglais uniquement en tant que langue de culture. L'abbé Casgrain ne s'y méprendra pas, lui qui s'attache plus à l'article moral qu'à l'architecture linguistique lors de son travail dit d'épuration. Au moment de la réédition du *Chercheur de trésors* (1864) toutefois, l'hétérolinguisme des lettres québécoises s'est figé dans une figure de domination qui sera la sienne pour plus d'un siècle.

26. Jusqu'à quel point n'est-ce pas encore un souvenir de Balzac ? La vicomtesse de Beauséant et Vautrin n'incriminent-ils pas, chacun à sa manière, la société qui les entoure ?

27. Manon Brunet, « L'histoire littéraire et les différences entre les formes littéraires », dans Clément Moisan (édit.), *l'Histoire littéraire*, Québec, PUL, 1989, p. 50.

28. James Huston, « Introduction », dans *le Répertoire National ou Recueil de littérature canadienne*, t. I, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, p. VI.